

Les coups de tonnerre de Monsieur Luther

Dialogue pour comprendre la vie de Martin
Luther et ce qui l'amena à initier ce que l'on
appela

La Réforme



Ce dialogue, écrit par Florence Auvergne-Abric à l'occasion de l'anniversaire de la Réforme en 2017 est destiné aux catéchètes, et peut être joué avec la marionnette de Luther disponible au Centre Œcuménique de catéchèse

Les coups de tonnerre de monsieur Luther

Partie 1

- Bonjour monsieur Luther, comment allez-vous ?
- Je vais bien, je suis très honoré d'être parmi vous.
- C'est nous qui sommes heureux de vous accueillir. Nous sommes ici pour apprendre à mieux vous connaître, car on fête cette année l'anniversaire de ce grand évènement qu'est la Réforme : c'est un peu votre anniversaire !
- Oui, en quelque sorte : mais n'oubliez pas que je ne fus pas le seul : nous avons été nombreux à mettre en place cette réforme. Certains noms sont entrés dans l'histoire, comme le mien ou celui de votre Jean Calvin. D'autres ont été oubliés.
- « Réformer » cela signifie changer, modifier pour apporter des améliorations. Il va falloir nous expliquer quelles sont les améliorations que vous avez apportées, monsieur Luther...Mais commençons par le début : vous venez d'Allemagne et vous êtes nés en 1483. Parlez – nous de votre enfance.
- Etre enfant en 1483, ce n'était pas facile. À l'époque, on considérait que les enfants n'étaient intéressants que dans la mesure où ils deviendraient des adultes. Et ce n'était pas évident : nous n'avions pas tous vos médicaments, tous vos vaccins : les enfants mourraient très jeunes. C'est une époque où régnait une terrible maladie : la peste. On côtoyait la mort très souvent. Il n'était pas rare qu'un parent, un frère ou une sœur meurt. Je pensais souvent à ce qui se passe après la mort. On nous racontait toute sorte de choses à ce propos : l'enfer, le paradis, les bons d'un côté, les méchants de l'autre. L'église de l'époque était très puissante car tout le monde vivait dans la peur de ne pas faire ce qu'il fallait pour être emmené au paradis après la mort.
- Vous étiez un enfant facile ?
- Je faisais comme tous les garçons de mon âge : de temps en temps je me trouvais au cœur d'une bagarre. Mais la plupart du temps j'étais un garçon docile : je n'avais pas envie de goûter du bâton de mes parents ou de celui de mes maîtres !
- On vous battait ?
- Oui, et c'était normal en ce temps-là. Je vais vous donner un exemple : à l'école, nous devions parler le latin : c'était la langue obligatoire pour apprendre. Si le maître vous surprenait à dire un mot en allemand, vous receviez le bâton ou le fouet à la fin de la journée.
- Brr... ce devait être bien difficile d'être écolier dans ces conditions... aujourd'hui, on essaie plutôt de donner envie aux enfants d'apprendre !
- Heureusement, quand j'ai eu 14 ans, j'ai été envoyé dans la famille de ma mère pour poursuivre mes études. L'école où j'allais désormais m'instruire était vraiment bien meilleure ! C'était d'ailleurs une école qui préparait aux hautes études. Ce n'était quand même pas une vie facile. Tenez, pour participer aux frais de notre éducation, nous, les écoliers, devions chanter dans les rues pour gagner de l'argent ! Nous devions mendier le temps de nos études : c'était pour nous permettre de nous souvenir toute notre vie que nous devions rester modestes.
- Bon. Et finalement, cette école vous a permis de réussir ?
- Oui, et assez bien. Pour la première fois, mon père m'a fait des compliments. Voici ce qu'il m'a dit : « Félicitations mon garçon, tu es second de classe, je suis fier de toi. Pour te montrer mon respect, désormais, je ne te tutoierai plus. Je te dirai « vous ». ». Et il m'a inscrit dans une excellente faculté pour étudier le droit.

- C'est ce que vous vouliez faire ?
- Je ne me posais pas la question. C'était le choix de mon père et j'obéissais.
- Mais monsieur Luther vous êtes devenu moine ! Comment se fait-il que vous ayez changé d'orientation !

Partie 2

- C'est le premier coup de tonnerre de ma vie : et quand je dis coup de tonnerre, il s'agit bien de cela ! J'étais en vacances chez mes parents et le temps de la rentrée était arrivé. Je prenais donc la route pour me rendre à l'université où je logeais. Je m'engageais dans une vaste forêt quand un formidable orage s'est déclenché : je n'avais jamais vu cela : la terre tremblait et bientôt le ciel fut zébré d'éclairs. Chaque coup de tonnerre semblait annoncer la fin du monde. Je pressais le pas mais alors que je me lançais pour m'abriter sous un arbre gigantesque, la foudre s'est abattue et l'a transformé en torche : je me suis retrouvé par terre, ahuri et surtout terrifié. Seul dans la nature, sans un prêtre pour m'aider à entrer dans la mort, cela signifiait que je n'accèderais pas au paradis : rien ne me pouvait me faire plus peur. Je fis alors une prière et une promesse : si je sors vivant de cet orage, si j'arrive sain et sauf à l'université, je laisse mes études de droit et je deviens moine !
- J'imagine la suite : vous avez été sauvé et vous avez tenu votre promesse.
- En effet. Autour de moi, ce n'était pas la joie : mes camarades, mes parents, tout le monde voulait que je poursuive mes études de droit. Mais j'ai tenu bon et je suis entré au couvent.
- Une nouvelle vie comme moine. Vous aviez choisi un ordre particulièrement dur : celui des moines mendiants.
- Oui, mais cela ne me faisait pas peur : j'imaginai pouvoir gagner le paradis ainsi. J'avais dans l'idée que plus je souffrais, plus j'avais de chances d'être sauvé après la mort. Même ceux qui dirigeaient le couvent me trouvaient trop sévère avec moi-même.
- Toujours cette peur de la mort...
- Toujours, plus que jamais. J'avais beau faire des efforts, rien n'y faisait. Je me trouvais constamment une raison de me sentir coupable.
- Cela ne vous a pas empêché de devenir prêtre, puis professeur de philosophie.
- Presque ! Mais mes supérieurs m'ont obligé à prendre des responsabilités, pensant que si je m'occupais un peu plus des autres, j'aurais moins de temps pour penser à mes fautes ! Ils avaient raison : j'étais fait pour enseigner : j'aimais mes étudiants et ils me le rendaient bien.
- Et ceux qui vous avaient engagé ont vite remarqué que vous étiez doué ! Ils vous appréciaient au point que l'on vous a envoyé pour une mission à Rome : 1400 kilomètres à pied !
- Je ne vous dirai pas que je les ai parcourus facilement mais j'étais tellement heureux de me rendre à Rome, où vivait le pape, celui que mon église reconnaissait comme le représentant direct de Dieu sur terre, que j'ai fait le voyage avec enthousiasme.
- Mais ce qui vous attendait ne correspondait pas à ce que vous aviez imaginé !
- Quelle déception : je m'attendais à voir des religieux qui, comme moi, recherchaient de toutes leurs forces la simplicité et l'obéissance. Au lieu de cela, j'ai cru être transporté à la cour des princes : tout était luxueux, ceux qui dirigeaient l'église se promenaient dans des voitures magnifiques, habillés dans des tissus que les rois et les reines auraient eux-mêmes pu porter. Non, rien à voir avec mes idées de dénuement et de service... C'est à cette époque que j'ai compris que l'église était plus occupée à

- rechercher des moyens de s'enrichir que d'apporter du réconfort et de l'instruction à ceux qui en avaient besoin.
- De retour en Allemagne, vous avez passé un doctorat qui vous permettait de succéder au supérieur de votre couvent.
 - Et surtout, le prince de Saxe, le souverain de ma province m'a pris sous son aile : j'ai été nommé à l'université de Wittenberg.
 - Et c'est votre second coup de tonnerre.
 - Oui, cette fois, je n'étais pas dans la forêt mais à ma table de travail, dans la tour de mon couvent. Et ce n'est pas la foudre qui m'a frappé mais l'amour de Dieu.
 - Expliquez-nous...

Partie 3

- Je butais encore et encore sur un verset de la Bible que j'avais décidé de travailler avec mes étudiants. Ce passage parle de la justice de Dieu. Comme beaucoup de mes contemporains, j'avais l'idée que la justice de Dieu était une chose si terrible et si sévère que jamais on ne pouvait la satisfaire. Et puis j'ai relu le verset qui dit : « Le juste vivra par la foi. » Pour la première fois je l'ai compris : il ne sert à rien d'essayer de gagner l'amour de Dieu et son pardon : il suffit de croire ! Vivre par la foi, c'est reconnaître que je suis sauvé simplement parce que Dieu m'aime et non parce que j'ai gagné les faveurs de Dieu d'une quelconque manière !
- L'amour de Dieu gratuit et sans conditions. C'est ce qu'on appelle la grâce.
- C'est exactement cela. : la grâce. C'était tellement contraire à tout ce qui se disait à cette époque dans l'église ! Tenez : alors même que dans ma tour je saisisais l'importance de cette vérité, un moine expliquait aux pauvres gens rassemblés dans la paroisse voisine que pour gagner le droit d'entrer au paradis, il fallait payer ! Et payer cher !
- Ah oui, les indulgences...
- C'est cela, les indulgences : c'est le nom que l'on donnait au racket qu'organisait l'église à cette époque. Car il s'agissait bien d'un racket, un vol : les gens qui voyaient mourir tant de voisins, d'amis, de famille, ne pensaient qu'à une chose : se garantir l'entrée au paradis. Les moines leur promettaient d'y entrer s'ils en payaient l'entrée, pour eux et pour ceux qui étaient déjà morts. Et où allait cet argent ? Dans les poches des dirigeants de l'église. Il servait à construire des basiliques somptueuses et permettait au pape et à son entourage de mener une vie de princes.
- On dirait bien que de penser à cela vous met en colère, monsieur Luther.
- Vous ne vous imaginez pas à quel point. C'est bien simple : de ce moment, je n'ai plus eu qu'une seule idée en tête : faire comprendre au plus grand nombre ce que moi j'avais eu le bonheur de comprendre.
- Et nous arrivons au 31 octobre 1517. La date de l'anniversaire que nous fêtons cette année ! C'est ce jour-là que vous avez écrit vos fameuses 95 thèses. Mais qu'est-ce que c'étaient que ces thèses, monsieur Luther ?
- On peut dire que mes thèses étaient 95 propositions, 95 idées pour rendre l'église meilleure. 95 manières différentes de dire que nous n'avions pas à payer pour entrer dans le paradis. 95 manières différentes de dire qu'en lisant la Bible nous sommes libres ! 95 manières de dire cette bonne nouvelle.
- Et vous avez été entendu ?
- Oui et non. Pas de mes collègues avec qui je voulais en discuter comme nous le faisons souvent lorsque quelqu'un apportait une idée nouvelle. Non, de ce côté-là, silence. Par contre, mes chers étudiants ont été bouleversés et enthousiasmés par ce que je disais.

Et ils se sont servis de l'imprimerie, cette toute nouvelle invention, pour faire passer ces nouvelles idées bien au-delà de l'Allemagne.

- Et c'est allé jusqu'aux oreilles du pape, à qui vos discours n'ont pas beaucoup plu.
- C'est le moins qu'on puisse dire : cela remettait en question son pouvoir, son trésor.
- Ce fut une guerre sans merci entre vous et lui.
- J'ai bien failli être assassiné plusieurs fois par les espions du pape. Il était si puissant !
- Mais vos amis étaient eux aussi puissants.
- En effet. Le prince de Saxe qui m'avait pris sous sa protection, n'a jamais cessé de me défendre contre ceux qui voulaient me tuer. Et ils étaient nombreux, je vous prie de me croire !
- D'autant plus que cela divisait votre propre pays, l'Allemagne ! Certains princes étaient touchés et d'accord avec vos propos, d'autres voulaient rester fidèles au pape.
- Cela a été une période troublée. Je dus comparaître devant l'empereur d'Allemagne : imaginez, le souverain de mon pays : je n'étais pas rassuré. J'ai même été condamné, menacé d'être emprisonné et brûlé.
- Vous avez mené une vie pleine d'aventures !
- Vous ne croyez pas si bien dire...

Partie 4

- Pour échapper aux espions du pape, un ami de mon prince m'a enlevé : on m'a déguisé, maquillé pour que personne ne me reconnaisse. Nul ne devait savoir où j'étais. On m'enfermait pour me sauver ma vie.
- Je crois savoir que vous n'avez pas perdu votre temps pendant cet enfermement...
- En effet, j'ai traduit la Bible en allemand !
- Elle était jusque-là rédigée en latin, n'est-ce pas ?
- Oui et c'était le meilleur moyen pour que seuls les moines et les gens d'église puissent la lire. Seuls les riches et les religieux apprenaient à lire. C'était comme si on avait fermé la porte de la bible avec deux cadenas : un cadenas était la langue, ce latin que la majorité ne pouvaient pas comprendre et l'autre était l'impossibilité de le lire.
- Et vous avez voulu faire sauter ces deux verrous. Ce fut un exploit extraordinaire de traduire la Bible en allemand en moins d'une année.
- Je n'avais pas Google traduction, pas de dictionnaire, pas d'ordinateur pour m'aider ! Mais j'ai voulu que tous puissent comprendre la Bible : je l'ai traduite avec des mots simples, les mêmes que ceux qu'on utilise pour parler dans une famille ou au travail.
- Et de nouveau grâce à l'imprimerie, votre Bible en allemand s'est répandue dans toute l'Europe, avec un succès extraordinaire.
- Raconté en si peu de temps, cela semble aller de soi. Mais en fait ce fut une période troublée : ce que je proposais était révolutionnaire et cela a provoqué bien des désaccords. Chacun pensait avoir raison et reprenait à sa manière ce que je disais : mon cœur saigne en pensant aux révoltes, à tous ceux qui sont morts dans des batailles enragées.
- Je vois que cela vous attriste monsieur Luther. Parlez-nous de votre femme : voilà un sujet plus réjouissant !
- Ah ma chère Katharina... Quel bonheur de l'avoir rencontrée !
- Mais cette rencontre est elle aussi une aventure ! Ne l'avez-vous pas fait échapper du couvent où elle vivait ?
- Elle et quelques-unes de ses amies ! Mais alors je ne la connaissais pas encore : j'avais été émue par une lettre qu'elles m'avaient envoyée pour me faire part de leur désir de liberté : mes idées pénétraient même dans les couvents ! Ces jeunes filles qu'on

- obligeait à devenir religieuses et à rester célibataires n'avaient pas le choix : ou elles s'échappaient du couvent ou elles seraient à jamais privées de la vie de famille.
- Et Katharina et ses amies se sont cachées dans un chariot qui transportait de la nourriture. Vous avez fini par la rencontrer et même par tomber amoureux !
- Cela n'a pas été aussi vite mais oui : c'est mon troisième coup de tonnerre : nous nous sommes aimés et nous nous sommes mariés.
- Vous avez eu des enfants.
- Six. Qui ont fait notre fierté. Ma délicieuse Katharina était une épouse et une mère infatigable. Non seulement elle s'occupait de notre famille mais notre maison était toujours pleine d'invités. Elle logeait, nourrissait, soignait ceux qui franchissaient le seuil de notre maison. Nous avons vécu des moments bien douloureux également : deux de nos filles sont mortes de maladie : un bébé de huit mois et une fille de treize ans. Quelle tristesse !
- Malgré cette peine immense, vous avez continué de travailler !
- La musique m'a été d'un grand secours...
- Vous aimiez la musique aussi !
- Et comment ! j'aimais chanter et entendre chanter, les plus jeunes comme les plus âgés. Et jusque-là, les chants à l'église étaient aussi écrits en latin. Pour que chacun puisse comprendre et chanter de tout son cœur, j'ai traduit et adapté les chants en allemand.

[Partie 5]

- Cette réforme n'a pas ouvert que les portes des églises...
- Non ! Celles des écoles aussi. Jusque-là réservées aux plus riches, j'ai eu à cœur d'ouvrir des écoles même dans les régions les plus isolées d'Allemagne, pour que tous puissent apprendre à lire et accéder aux livres : je savais qu'ainsi chacun pourrait ouvrir son cœur en découvrant le si beau message des évangiles.
- Vos idées ont eu beaucoup de conséquences positives : les écoles avec l'accès à la connaissance pour tous, le droit de réfléchir par soi-même et non en subissant l'avis d'un supérieur, le droit des femmes aussi, puisque vous leur permettiez de donner leur avis ce qui était aussi une révolution pour l'époque ! Oui, on peut dire que votre Réforme a marqué notre civilisation et notre époque moderne ! Monsieur Luther, je ne résiste pas à vous poser une question.
- Allez-y, je vous écoute.
- Une réforme serait-elle possible aujourd'hui ?
- Comme vous l'avez dit au début de notre entretien, « réformer », c'est changer pour améliorer, rendre meilleur. Il me semble que dans votre société moderne, il y a bien des choses à changer, à améliorer. Ce que je peux vous dire, c'est que la Bible est une source de changement inépuisable pour ceux qui cherchent à la comprendre. Et puis, les coups de foudre, cela existe aussi au 21^{ème} siècle !
- Un coup de foudre, c'est une manière de dire que l'on tombe amoureux...
- Il s'agit bien de cela : tomber amoureux de la Parole de Dieu : ne plus pouvoir s'en passer, chercher à mieux la comprendre et cheminer avec. C'est cela qui m'a donné la force de braver les puissants, qui a repoussé ma peur de la mort, c'est cela que j'ai transmis à mes étudiants et à ceux qui l'ont repris au-delà des frontières de l'Allemagne pour se répandre comme une traînée lumineuse à travers l'Europe.
- Changer... oui, nous aurions bien des choses à changer aujourd'hui...
- Et si nous posions la question à ceux qui nous écoutent ?